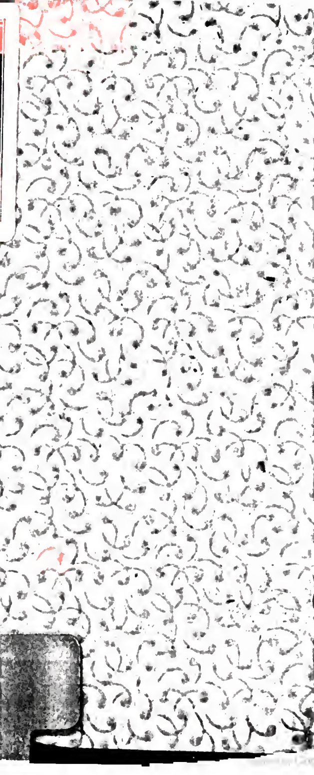
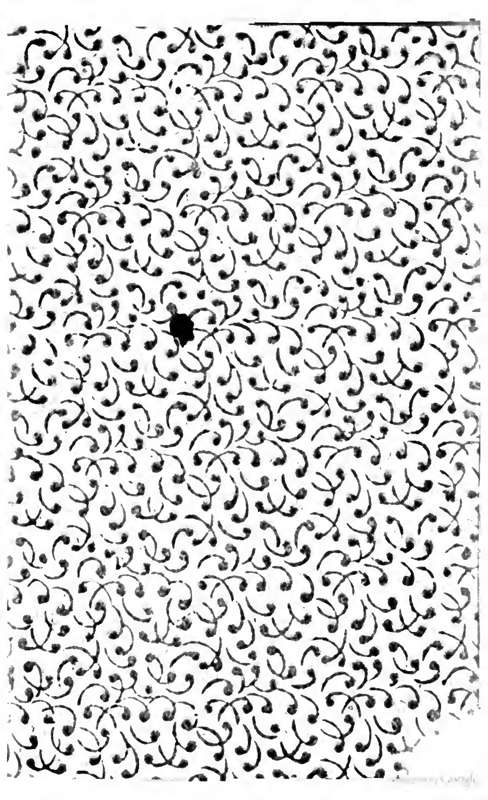


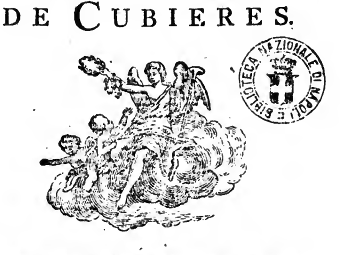
AZ.
sie III
L.
NA
5





L'ÉCOLE
DES
FILLES
HISTOIRE MORALE,

PAR
MONSIEUR LE CHEVALIER
DE CUBIERES.





A CASSEL
DE L'IMPRIMERIE FRANÇOISE 1784.



L'ECOLE DES FILLES,

HISTOIRE MORALE.

La jeunesse & la beauté ont toujours eu des droits sur les cœurs sensibles; mais elles n'ont pas toujours suffi pour les captiver. Cette vérité a besoin d'être démontrée, & elle le sera par le fait suivant.

La Marquise de Palmêne fut mise, au sortir du Couvent, entre les bras d'un homme qu'elle n'avoit jamais vu. Elle avoit à peine quatorze ans, elle savoit à peine ce que

c'étoit que l'amour, qu'elle ſe trouva rangée ſous le joug de l'hymen. Au bout de neuf mois elle eut, de cet homme, qui à ſon tour ne l'avoit jamais vue, une fille charmante que nous nommerons *Clémentine*. L'aimable Palmêne avoit épouſé le Marquis par devoir, & nullement par attrait. Paſſons vite ſur les premières années d'une union qui ne pouvoit rien avoir d'agréablepour elle. La guerre lui enleva, au bout de trois ans, un époux qu'elle aimoit uniquement, parceque c'étoit ſon époux: Elle le regretta comme s'il eut été ſon ami. La Marquiſe étoit belle & vertueuſe, & le Marquis bourru & laid.

Clémentine reſſembla parfaitement à ſon père du côté du viſage. Il y avoit environ douze ans que la

Marquiſe étoit veuve, & qu'elle employoit ſon tems & ſes ſoins à l'éducation de cette fille chérie. Clémentine eut été parfaite, ſi elle eut répondu à ces ſoins maternels: ſa mère en auroit fait un ange, ſon naturel en fit un Démon. Clémentine étoit belle, je crois l'avoir déja dit; mais elle étoit méchante, & je ſuis bien fâché de le redire: une belle ame devroit toujours habiter dans un beau corps, & les vices & les attraits ne ſont guéres faits pour aller enſemble.

Clémentine ſavoit fort bien qu'elle étoit jolie: ſon miroir le lui avoit dit ſouvent; mais elle étoit hautaine, capricieuſe, colère; ſon miroir s'étoit tû ſur cet article, & par malheur pour elle ſa mère le lui avoit en vain répété. Le Com-

te de Germilli vit un jour Clémentine, & il l'aima le même jour. Cet homme avoit de la naiſſance, de la fortune, & ſur tout des vertus. S'il ne faut jamais dire ce qu'on ne penſe pas, il ne faut pas auſſi dire tout ce qu'on penſe. Voilà ce que le Comte avoit ſouvent penſé, & ce qu'il s'étoit dit plus ſouvent encore. Cette maxime générale eſt d'un grand ſens, & ſuffiroit ſeule, ſi on la ſuivoit, pour avoir une excellente conduite. Par elle on n'eſt ni étourdi, ni faux; on eſt ſage. & pour moi j'ai toujours penſé, ſans avoir trop ôſé le dire, qu'un ſage réuſſiſſoit beaucoup auprès de certaines femmes, ſur tout quand il n'étoit point auſſi vieux que ceux de la Grèce. Germilli étoit loin de l'âge où Pythagore ſe

rendit célébre : il n'avoit que trente ans quand il fut présenté à la Marquise, & Clémentine pouvoit en avoir quinze ou quatorze. Avant de voir la Marquise chez elle, Germilli l'avoit vue au spectacle à côté de sa fille, & de la loge où il étoit, il les avoit prises pour deux sœurs jumelles. La lueur des théatres est ordinairement trompeuse : quand Germilli vit la Marquise à la clarté du jour, l'illision se dissipa en partie, & il ne prit plus la Marquise que pour la sœur ainée de Clémentine, mais ainée de bien peu de tems. Tâchons, s'il est possible ; d'esquisser le portrait de l'une & de l'autre.

Clémentine, avec la taille la plus regulière, avoit cependant un peu plus d'embonpoint qu'on n'en a

à ſon âge ; mais que cet embonpoint étoit ſéduiſant! Qu'il réſultoit un voluptueux enſemble des formes arrondies de ſon beau corps! Qu'il regnoit entr'elles une heureuſe harmonie! Qu'elles charmoient la vue & tous les autres ſens par où le plaiſir ſe communique à l'ame! Sa gorge auſſi blanche, & je pourrois dire auſſi ferme que l'albâtre, imprimoit ſa rondeur raviſſante à tous les voiles dont on cherchoit à la couvrir : Elle pêchoit par l'excès le plus aimable : le teint de Clémentine réuniſſoit les deux couleurs principales de ſa gorge : c'étoit un mêlange de lait & de fraiſes paitries enſemble des mains de la nature, & dont elle ſeule a le ſecret ; un velouté ſemblable à celui de la pêche, mais plus imperceptible, pare

ordinairement les joues d'une jeune vier ge: ce velouté, autre ſecret de la nature, qu'elle n'a pas même enſeigné à *Dulac*, ce velouté délicat tenoit lieu de fard à Clémentine c'étoit le ſeul qui étoit à ſon uſage, Clémentine enfin diſoit aux ſens tout ce qu'il eſt poſſible de leur dire; c'étoit Vénus ſortant de l'onde; mais Vénus dans toute ſa pureté, Vénus non encore ſouillée par les careſſes de ſon noir époux. S'il est vrai que Diane, avec une figure auſſi jolie que celle de Vénus, eut une taille plus legère, c'eſt à Diane ſur tout que reſſembloit la Marquiſe, deux mains d'hommes, jointes enſemble & bien ſerrées auroient paſſé à peine dans la ceinture qui enfermoit ſon corps délié: Ses épaules s'embloient taillées pour

porter un carquois, & ſes pieds pour courir, ſans les fouler, ſur les moiſſons ondoyantes. Elle avoit moins de fraicheur que ſa fille, ſon teint n'éblouiſſoit pas autant, quoiqu'il fût auſſi d'une très grande blancheur; mais elle rachetoit ces frêles avantages par tant d'autres plus ſolides, que ſi les ſens étoient d'abord pour Clémentine, ſa mère finiſſoit toujours par ſubjuguer les cœurs. Les yeux de Clémentine lançoient des éclairs, un feu devorant jailliſſoit ſans ceſſe de ſes paupières, on ne pouvoit la regarder ſans être frappé comme d'un coup de ſoleil: Un feu plus doux brilloit dans ceux de la Marquiſe; on ne voyoit les autres qu'une fois, & quand on avoit vu une fois les ſiens, on cherchoit à les voir enco-

re: ceux d'un amant fembloient s'y repofer des fatigues de l'admiration que Clémentine avoit excitée, & ces yeux charmans avoient toujours l'air de vous dire : Aimez-moi, je vous le permets, aimez-moi; mais ne me trompez pas. Un air de dédain & presque de mépris répandu fur toute la phifionomie de Clémentine l'empêchoit d'avoir cette expreffion touchante que la beauté donne. L'Ironie en de certains momens fembloit avoir armé fes lèvres de petits poignards : Sa bouche appelloit à la fois & repouffoit le baifer. La phifionomie de la Marquife étoit fi animée, qu'elle vous avoit dit mille chofes avant que la bouche eut fongé à prononcer un feul mot : Chaque fibre de cette figure célefte exprimoit une pen-

ſée, & chaque muscle, un ſentiment. Sourioit-elle? On croyoit voir s'épanouir une fleur. Le front calme & découvert de la Marquiſe annonçoit une ame pure & tranquille: l'ame de Clémentine paroiſſoit ſe cacher dans les ombres d'un front ſerré, couvert de cheveux innombrables, ſes geſtes, tous ſes mouvemens étoient vifs & brusques comme ſon ame. Quand la Marquiſe marchoit, on eut cru voir un Lys majeſtueux agité par le Zéphire: Ses pas étoient autant de balancemens voluptueux qui attiroient les amours, repouſſés auſſitôt par la décence, ſon inſéparable compagne. Clémentine enfin s'embelliſſoit toujours d'une parure nouvelle, quelque forme qu'elle eut, quelque bizarre qu'elle pût être: La Marquiſe

embellissoit la parure même; elle prêtoit son charme à tout. Posée sur son sein, une fleur de la veille sembloit être née le même jour; ses graces se réfletoient sur tous les objets ainsi que la lumière, & comme il n'est point d'ombre qui tienne contre celle-ci, il n'étoit point de défaut, point de laideur, qui ne disparussent devant les autres.

Voilà, quant aux qualités phisiques, un parallele foible, mais exact de Clémentine & de la Marquise: chacune avoit son genre d'agrémens & de beautés, mais s'il étoit permis d'hésiter entr'elles quant à ces objets, il ne l'étoit point sans doute quant aux qualités morales. La Marquise triomphoit en ce point bien plus que surtout autre; elle n'avoit pas un défaut, & ceux de

ſa fille étoient en grand nombre. La Marquiſe avoit cette affabilité qui raſſure ſans enhardir, & Clémentine cette hauteur qui effarouche ſans inspirer le respect. L'une... mais pourquoi pouſſerois-je plus loin un parallelle, où je ne puis achever l'éloge d'une beauté ſans faire la ſatyre de l'autre? Ma plume s'arrête... Je la ſens fuir ſous mes doigts... Voilà toujours ce qui m'arrive quand j'ai quelqu'un à blâmer. Laiſſons donc Clémentine, & ne parlons que de la Marquiſe: il eſt cruel de reprendre le vice, il eſt ſi doux de peindre la vertu!

Depuis douze ans que la Marquiſe étoit veuve, il ne s'étoit pas écoulé un jour où elle n'eut couru le danger de perdre ſes mœurs, & pas un jour où elle n'eut triom-

phé de ce danger. Riche, jeune, & belle, elle se vit forcée, après la mort de son Epoux, d'ouvrir sa maison à ces hommes brillans qui passent leur jeunesse à voir & à se montrer, ces Messieurs l'environnerent longtems de toutes les séductions & de tous les hommages; mais comme tous étoient plus ou moins corrompus, aucun d'eux ne pénétra jusqu'à son ame. Une belle figure, un grand nom, des richesses n'étoient rien aux yeux de la Marquise, sans cette pureté de sentimens qui peut seule donner un prix à ces possessions frivoles. On lui faisoit envain des déclarations passionnées, envain on lui donnoit des fêtes magnifiques, semblable au rocher qui conserve son front tranquille, tandis que son pied

eſt de tous côtés attaqué par les flots, la Marquiſe reſtoit calme au ſein des tempêtes qu'elle faiſoit naître. Ce n'eſt pas que la nature l'eut créée froide ou indifférente ; la ſenſibilité la plus exquiſe ſembloit avoir choiſi ſon ame pour ſanctuaire ; mais ce fut préciſément cette ſenſibilité qui la préſerva de la galanterie ; elle n'aima rien de tout ce qui l'entouroit, parcequ'il lui falloit, ou ne rien aimer, ou aimer avec paſſion ce qui lui paroitroit véritablement aimable.

Elle ſe plaiſoit donc, dira-t-on peut-être à faire des malheureux ! Qu'on ſe détrompe : aucun de ces Meſſieurs qui l'aſſiégeoient, ne l'étoit aſſez pour exciter ſa compaſſion ; & s'il eſt vrai que rien ne fatigue plus que des adorations aux quelles

on

on eſt inſenſible, la Marquiſe ſouffroit bien plus de leurs aſſiduités, qu'ils n'étoient tourmentés de ſes rigueurs. La Marquiſe faire des malheureux! Ah! ceux qui l'étoient réellement, n'alloient jamais la voir ſans revenir les mains pleines : la bienfaiſance étoit ſa vertu favorite, elle étendoit cette vertu jusque ſur ceux qui avoient cherché à lui nuire; & pour prétendre à ſes ſervices, ſon ennemi n'avoit qu'à tomber dans l'infortune.

Les femmes ſont ſujettes à des caprices : quelques-unes même cherchent à ſéduire par l'inégalité de leur humeur. Ce qui enchantoit, ce qui raviſſoit dans la Marquiſe, ce qui rendoit ſon commerce auſſi délicieux que celui des anges, c'étoit une uniformité de caractère que

rien n'altéroit, que rien ne troubloit jamais, si ce n'est les peines d'autrui; jamais ses peines particulières ne laissoient d'empreinte sur son beau visage: jamais des bouderies inciviles ne la rendoient inaccessible aux uns, jamais des prédilections affectées ne la faisoient trop bien accueillir les autres: Douce & bonne avec tout le monde, & sévère pour elle seule, elle étoit toujours la même, & on lui en savoit gré, parcequ'elle plaisoit toujours de même. Et comment auroit-elle pu ne pas toujours plaire? La plus noble simplicité dans les discours & dans le maintien, une mémoire ornée de tous les trésors d'une littérature gracieuse & légère, une élocution brillante & facile, le talent si rare de n'avoir jamais qu'autant

d'esprit qu'il en falloit pour faire croire aux autres qu'ils en avoient plus qu'elle ; de la prudence sans fausseté, de la décence sans pruderie, de l'indulgence sans foiblesse, & pour couronner tous ces mérites, une modestie admirable qui les couvroit d'un voile qu'il falloit soulever peu à peu, afin de les appercevoir, voilà quelle étoit la Marquise. Une belle femme, qui a les qualités d'un honnête homme, est, dit-on, ce qu'il y a de plus parfait & de plus aimable dans la nature ; la Marquise offroit cette réunion miraculeuse ; mais ce phénomène n'étoit pas visible pour tous les yeux ; cette modestie & cette simplicité dont je viens de faire l'éloge, empêchoient la Marquise de paroître dans tout son éclat. Il falloit pour l'apprécier,

l'avoir fréquentée longtems: Germilli par un effet de ces deux vertus, fut dabord aveuglé fur fon compte: il vit bien que la Marquife étoit jolie, mais il ne vit en elle qu'une jolie femme; ce ne fut que quelque tems après, qu'il fit en lui une découverte qui l'étonna beaucoup. Depuis que Clémentine étoit en âge d'être mariée, la maifon de la Marquife étant ouverte à beaucoup moins de monde, Germilli y alloit toujours avec le defir de voir la fille, & n'en fortoit jamais qu'avec le regret d'avoir quitté la mère.

L'amour qui doit durer des années, eft quelque fois l'ouvrage d'un moment. Le trait qui part d'un arc bien tendu n'arrive pas au but avec plus de viteffe que le regard d'une Belle ne pénêtre au fond d'un

cœur: c'eſt ainſi qu'étoit né le ſentiment de Germilli pour Clémentine: brûlant encore de la première impreſſion que ſes charmes avoient faite ſur ſon ame, y renfermant tous les feux de l'amour, ſa bouche ne tarda pas à en prendre le langage. Accoutumée aux hommages d'une foule d'adorateurs, ceux de Germilli touchèrent peu Clémentine: un amant de plus, un amant de moins, qu'étoit-ce pour une Belle qui s'en faiſoit un de tout homme qui l'avoit regardée? Elle traita Germilli avec ſon dédain ordinaire: cet accueil loin de le refroidir, ne fit que l'enflammer: les ſoins délicats, les attentions ſuccédèrent aux ſoupirs & aux propos tendres. Clémentine aimoit beaucoup les fleurs, & Germilli lui

avoit entendu dire qu'elle voudroit bien élever un ferin. Le lendemain Germilli demanda à la Marquife la permiffion d'envoyer à fa fille un joli oifeau tout encagé & quelques vafes de fleurs nouvelles. La Marquife ne voulut point dabord y confentir: Le Comte lui fit tant d'inftances qu'elle fe rendit. Le furlendemain, deux valets de Chambre apportent à Clémentine, l'un un ferin charmant, enfermé dans une cage dorée, & l'autre deux vafes de jasmin d'Espagne tous chargé de fleurs & les plus beaux que l'on pût trouver dans Paris. Clémentine remercia à peine ces deux hommes, fe croyant née pour régner fur tous; fouvent elle prenoit pour un tribut ce qui n'étoit qu'un fimple hommage. La voilà cependant trans-

portée de joie, de posséder un serin: elle avoit près de sa fenêtre une espèce de petite terrasse environnée d'une balustrade: elle y fait porter l'oiseau que l'on place par son ordre entre les deux vases: elle le regarde à travers les barreaux avec une impatience amoureuse: elle ouvre elle même la cage adroitement, le prend dans ses belles mains, le baise, le comble de caresses: elle le trouve charmant, délicieux, divin, le renferme, le quitte pour achever sa toilette, oublie de lui faire donner de l'eau, & deux jours après l'oiseau mourut de la pépie.

Clémentine ne parla jamais à Germilli, ni de l'oiseau, ni des jasmins. Surpris autant qu'affligé de ce silence, parcequ'il craignoit que ses présens n'eussent pas été

agréables à ſa Divinité, voulant ſçavoir dailleurs ſi ſon feu ne lui déplaiſoit pas, car ce ſilence ne lui avoit donné aucune lumière, il s'aviſa d'un ſtratagême qu'on blâmera peut-être, & que l'on pouvoit en effet taxer de quelque imprudence. Sans demander aucune permiſſion à la Marquiſe, comme il l'avoit déja fait pour l'oiſeau & les jasmins il chargea un homme de confiance de remettre ſon portrait à Clémentine, & voici le raiſonnement qu'il faiſoit en lui même.
„ Clémentine me traite un jour avec
„ bonté, & l'autre avec colère;
„ tantôt elle me fait des yeux doux,
„ & tantôt des yeux terribles: je ne
„ ſais enfin ſi je ſuis aimé ou haï,
„ cette ſituation eſt trop violente
„ pour que je puiſſe la ſupporter.

„d'avantage. Quand je dis à Clé-
„mente que je l'aime, elle me fait
„quelque fois une grande réveren-
„ce, & me répond: *vous êtes bien*
„*honnête ;* d'autres fois elle me
„tourne le dos ſans me répondre;
„en voyant mon portrait, il fau-
„dra bien qu'elle ſe détermine: ſi
„elle le garde, tant mieux; ſi elle
„me le rend & qu'elle ſoit bien
„fâchée, tant mieux encore: une
„femme qui ſe fâche n'eſt pas loin
„d'aimer. Si elle me le rend ſans
„colère, tant pis: Clémentine eſt
„indifférente & je ne dois plus y
„prétendre, je dois y renoncer.
„Y renoncer! - - - Que dis-je! Re-
„nonce-t-on à ce qu'on aime, &
„quand on le voudroit, en auroit-
„on le courage?„

Clémentine, en recevant le por-

trait de Germilli, devoit témoigner en effet de la joie ou du courroux, elle ne fit ni l'un ni l'autre: la ſilencieuſe Clémentine garda le portrait, & n'en parla pas plus à Germilli que de l'oiſeau & des jasmins d'Eſpagne: pour cette fois le ſilence de Clémentine lui parut d'un fort bon augure.

Clémentine aimoit beaucoup le ſpectacle: non qu'elle eut l'esprit aſſez penétrant pour démêler dans les pièces de théatre ce qu'il y a d'inſtructif & de vraiment agréable. Elle aimoit le ſpectacle, parceque chaque fois que ſe mère l'y menoit, tous les regards ſe tournoient ſur leur loge, & qu'on s'écrioit de tous côtés; qu'elle eſt jolie! qu'elle eſt belle! Quelques-uns, il eſt vrai, le diſoient de la mère, d'autres de la

fille, & d'autres des deux ensemble: mais Clémentine avoit grand soin de prendre pour soi tous ces éloges; son amour propre lui persuadoit aisément que, là où elle étoit, on ne devoit faire aucune attention à sa mère; & c'étoit bien plus pour être admirée des spectateurs, que pour admirer une pièce, que Clémentine aimoit les représentations du théatre. Elle dit un jour devant Germille que la Comédie étoit un amusement bien agréable, & qu'on devoit avoir bien du plaisir à la jouer en société: C'étoit lui donner un ordre qu'il entendit à merveille. Eh bien! lui dit-il, Mademoiselle, choisissez une pièce qui vous convienne, & je me charge de trouver un théatre & des acteurs: Elle nomma *les fausses infidélités*. Germilli

fut au comble de la joie, il ſe flatta ſoudain qu'il y feroit le rôle de Dormilli, & Clémentine celui d'Angelique, qu'à la faveur de ce rôle passionné il peindroit ſon amour à Clémentine d'une manière ſi vraie & ſi tendre, qu'elle feroit enfin obligée de l'explipuer. La joie de Germilli fut de peu de durée: ce fut Clémentine elle même qui voulut diſtribuer les rôles: elle prit en effet celui d'Angelique, c'étoit le ſeul qui lui convint: Elle donna celui de Dorimene à la Baronne de Narcé ſa tante, celui de Mondor au Baron qui ne s'en ſoucioit guéres, & qui ne l'accepta que pour ne point désobliger ſa nièce. Narcé avoit un fils à peu près de l'âge de Clémentine, & pour qui elle ſentoit un peu plus que de l'amitié. On penſe bien qu'elle

offrit le rôle de Dormilli au petit Coufin, & qu'elle n'eut pas beaucoup de peine à le lui faire prendre. Il ne reftoit plus que le froid Valfain, dont Germilli fe chergea en enrageant. Le choix de la nouvelle Angélique auroit du faire deviner à Germilli qu'il feroit le Rolland de l'aventure, & qu'on deftinoit le petit coufin à en être le Médor.

Lorsqu'on demanda à la Marquife la permiffion de jouer *les fauffes infidélités*, car rien ne fe faifoit fans fon confentement ou fans fes ordres, elle toléra cette fantaifie de fa fille, fûre que Germille, l'un des principaux acteurs, & dont elle connoiffoit la fageffe, ne fouffriroit pas que cette repréfentation occafionnât le moindre défordre. Elle exigea cependant que le répétitions fe fe-

roient toujours chez elle. Germilli avoit fait dreſſer dans ſon hôtel un fort joli théatre, & c'eſt chez lui que la repréſentation devoit avoir lieu. Tandis que tout ſe préparoit pour cette repréſentation mémorable, une des femmes de la Marquiſe apprit à Germilli que la fête de ſa maîtreſſe étoit prochaine. Pour rendre le ſpectacle plus intereſſant, il fit en ſorte que les fauſſes infidélités fuſſent jouées le jour même de la fête de la Marquiſe, & il ne borna point là ſes attentions pour elle. On avoit donné à chaque Acteur une ſemaine pour étudier ſon rôle. Germilli eut appris le ſien en un jour, & il employa les ſept autres à compoſer une petite pièce allégorique en l'honneur de la Marquiſe. Cette allégorie étoit un tableau en-

chanteur de ſes vertus & de ſes graces. Emporté par le feu de la compoſition & par un autre feu dont il ne ſe doutoit pas encore, il oublia de ſe rendre à la première répétition des *fauſſes infidélités.* Cette répetition s'étoit faite le matin chez la Marquiſe, & il n'y arriva que l'après diné. La Marquiſe étoit alors abſente : Une de ſes amies qu'un mal-entendu alloit obliger de ſe ſéparer de ſon mari, l'avoit choiſie pour médiatrice, & cette malheureuſe affaire prenoit presque tous ſes momens. Germilli trouva Clémentine, ſa tante, ſon oncle, le petit couſin, & quelques autres convives qui ſortoient à peine de table. Il eſt impoſſible d'exprimer le courroux qui ſe peignit ſur le viſage de Clémentine, au moment

où elle vit entrer le Comte. Il la salua avec sa politesse ordinaire, lui demanda de ses nouvelles, & de celles de la Marquise; elle le regarda avec son dédain accoutumé, & détourna la tête sans lui dire une seule parole. Ne sachant, ce qui peut lui attirer un si dur accueil, Germilli en cherche la cause dans sa tête, & il n'a pas beaucoup de peine à la deviner: Le Baron la lui auroit bientôt apprise, s'il l'avoit plus longtems cherchée. Vous étes un fort joli garçon, lui dit-il, de faire attendre ces Dames pendant toute une matinée! Oh parbleu! mon ami, vous n'auriez jamais été reçu dans la troupe, si nous avions connu vos distractions ou votre paresse. Il n'y a qu'à prier Monsieur de s'en retirer, ajouta Clémentine avec

aigreur;

aigreur, puisqu'il ſeconde ſi mal nos vues. Cela ſeroit trop dur, replique le Baron, il eſt bon Diable, il a du talent dailleurs: votre menace lui ſervira de leçon, & tout me fait augurer qu'à l'avenir il ſera meilleur Camarade. „Pardon, „Mademoiſelle, repondit le Com- „te, je ſuis coupable, je l'avoue; „mais quand vous ſaurez les rai- „ſons qui m'ont empêché de venir „ce matin, vous m'excuſerez ſans „doute.„ --- Et quelles raiſons peuvent excuſer ce manque d'attention & de politeſſe? --- Quelles raiſons? Ah! ſi je vous les diſois, vous vous repentiriez bien de m'avoir condamné ſans m'entendre -- Quoique le repentir ne ſoit point fait pour moi, je voudrois bien que vous m'appriſſiez à le connoitre --- C'est

un fecret, lui dit-il, en s'approchant de fon oreille; écoutez-moi donc, je vous prie; je ne fuis pas venu ce matin, parceque je travaillois à un petit divertiffement pour la fête de votre mère; il est achevé, nous l'apprendrons à fon infcu, afin de la mieux furprendre; nous le jouerons après les fauffes infidelités, & fi ce petit ouvrage l'amufe, jugez combien nous ferons heureux. Ce foir même je vous donnerai votre rôle, & demain ---- Voilà certes un beau miftère, ajouta Clémentine en l'interrompant, & en affectant de parler fort haut: Monfieur s'occupe à compofer une pièce pour ma mère, tandis qu'il doit en jouer une avec moi! Cela prouve combien je l'intéreffe ---- Mademoifelle, cette pièce m'a été inspirée par

le zèle le plus pur ---- Ah! le zèle! le zèle! voilà un grand mot sans doute; mais il falloit en avoir pour la répétition, & ne pas perdre votre tems à des griffonages dont nous n'avons que faire --- Perd-on jamais son tems, quand on l'employe à célébrer la vertu? ---- Quoiqu'il en soit, nous avons commencé d'étudier les fausses infidélités, & je vous annonce que je m'en tiendrai à cette pièce. Quant à la vôtre, je veux bien croire que c'est un chef-d'œuvre; mais il faudroit, pour la rendre, d'autres talens que les miens, dispensez-moi donc d'y jouer, & même de la lire. Ces mots, prononcés avec action & d'un air piqué, fermérent la bouche à Germilli: il se tut par respect, mais que l'humeur de Clémentine lui

donna à rêver! Elle fut pour lui un coup de lumière qui lui dévoila à fond le caractère de cette fille capricieuse. Un aveugle de naissance, qui verroit pour la première fois le soleil, n'en seroit pas plus frappé que le fut Germilli des défauts de Clémentine. O Ciel! se disoit il tout bas, se peut-il qu'une fille bien née témoigne tant de ressentiment contre un homme qui veut rendre un foible hommage à sa mère! Ah! Clémentine! Clémentine! que je vous ai mal connue! Comme il rêvoit-ainsi, la grosse Baronne de Norcé le lorgnoit en digérant, le Baron parcouroit une brochure, & le petit cousin sourioit à la cousine. Leur silence fut interrompu par l'arrivée de la Marquise.

Les deux Epoux s'étoient récon-

ciliés, graces à ſon entremiſe: Sa bouche ne dit rien à perſonne de cet honorable triomphe, mais la ſérénité de ſon front auroit pu l'annoncer à toute l'aſſemblée. Il brilloit de cette joie douce & pure que donne toujours le plaiſir d'avoir fait une bonne œuvre, joie bien préférable à la bruiante gaité des méchans, dont l'ame est bourrelée par le remords, quand un rire louche & forcé contorſionne leurs lèvres. De peur qu'on ne devinât par la converſation le bien qu'elle venoit de faire, la Marquiſe en entrant demanda des cartes, & propoſa des parties. Elle ſavoit que la Baronne aimoit le Wisk, elle en fit un avec elle, le Baron, & Germilli; le hazard rendit ce dernier Parthenaire de la Marquiſe, de ſorte que le

Baron fut celui de ſa femme. Le reſte de l'aſſemblée ſe diſſipa, ou regarda lutter les quatre Acteurs. Clémentine qui n'avoit que la Comédie en tête alla dans la chambre voiſine faire repeter le rôle au petit couſin. Germilli joua avec des distractions continuelles: le Baron l'en plaiſanta & ne manqua pas de les attribuer à l'humeur que venoit de lui témoigner Clémentine: Mais qu'il étoit loin d'en deviner la veritable cauſe! Germilli indigné de l'indiscretion que Clémentine avoit faite, en dévoilant le ſecret de ſa petite allégorie, indignée ſur tout de la manière ſéche & dure dont elle avoit pris cette marque de reſpect & d'admiration pour ſa mère, repaſſoit encore dans ſa tête la ſçène dont il venoit d'être témoin, &

cherchoit encore à concevoir comment-on pouvoit ne pas adorer, ne pas révérer, à l'égal de l'être suprême, la femme céleste qui pour lors étoit devant ses yeux. Le Baron avoit beau attribuer ses distractions à son amour pour sa fille, c'étoit la mère, la mère seule qui les faisoit naître. Il voyoit en elle l'être le plus intéressant, opprimé par un petit Despote domestique: il commença par la plaindre, & de la pitié à l'amour, on sait qu'il n'y a qu'un pas à faire. Comment Germilli n'auroit il pas eu des distractions multipliées? Son ame étoit en proie à tous les bouleversemens d'une passion qui s'éteint, & d'une passion qui va éclore. On auroit voulu peut-être qu'il cherchât à vaincre les adversaires que le sort

lui avoit donnés, & il essuioit de bien plus rudes combats que ceux du Wisk. Ses vrais ennemis n'étoient pas les Rois, les Dames & les valets qui venoient toujours à la Baronne, & la faisoient triompher à chaque Robbe, mais les yeux charmans de la Marquise, qui à chaque instant l'assailloient de traits brûlans & meurtriers. Il perdit beaucoup, & fit perdre la Marquise qui ne s'en fâcha point. Germilli hélas! étoit bien plus à plaindre qu'elle. Les parties faites, la Marquise voulut le retenir à soupé; mais agité comme il l'étoit, il avoit besoin de solitude, & il se retira avec l'intention de revenir le lendemain. La Marquise, qui avoit beaucoup de choses à dire à Germilli, s'arrangea pour être seule avec lui, & quand il fut

arrivé, elle lui parla de la forte. „Monfieur le Comte, quand vous étes venu dans ma maifon, ce n'a été qu'avec l'intention d'époufer ma fille. La fortune que lui a laiffée fon père, & celle qu'elle tiendra de moi un jour, en font un parti confidérable. Vous étes riche auffi, vous avez un nom & un état honorable dans le monde: ma fille n'a point paru vous déplaire, & je ne crois pas que vous lui ayez déplu. Qu'attendez-vous donc pour vous décider. Vous étes d'un commerce fûr & agréable, je voudrois en jouïr plus longtems; mais vous étes un jeune homme, il est impoffible que vous continuïez de venir ici, fans nous rendre, ma fille ou moi, l'objet de quelques calomnies. Le monde est méchant,

vous le connoiſſez, vous connoiſſez auſſi les bienſéances: je ne veux ni choquer ces dernières, ni donner à parler à l'autre; ſi vous le permettez donc, Monſieur le Comte, demain j'aſſemblerai ma famille, je manderai mon Notaire, nous dreſſerons les articles du contract, & dans trois jours Clémentine ſera votre épouſe. „

Un homme qui voit tomber à ſes pieds la foudre, n'eſt pas plus conſterné que le fut Germilli de ce diſcours, auquel néanmoins il auroit du s'attendre. Madame, lui dit-il, avec beaucoup d'embarras, il eſt vrai qu'en venant chez vous mon intention a été d'y choiſir votre fille pour épouſe. Je vous l'ai dit, je vous l'ai aſſuré, & vous avez du me croire: j'ai aimé Clémentine en la

voyant, & fans doute il ne falloit que la voir pour l'aimer. Mais que ma vue a produit un effet bien différent fur elle! Jamais elle n'a daigné me faire entendre que cette vue ne lui fût point désagréable. Que dis-je? Ses regards, fes actions, fes discours, tout m'annonce que je lui fuis odieux, infupportable. Comment le feu qu'elle m'a inspiré pourroit-il brûler encore dans mon cœur! Le plus violent s'éteint par la rigueur & l'injuftice. Victime de l'une & de l'autre, j'ai été force de faire un autre choix, & deja un fecond amour --- Un fecond amour! Qu'entens-je! Et vous ôfez me faire cet aveu! Vous aimez une autre que ma fille, & vous continuez de venir dans ma maifon! Si l'injuftice & la rigueur de Clémentine vous ont for-

cé de lui donner une rivale; je ne vous blâme point ſans doute d'avoir briſé votre première chaine : vous ne devez être ni martir, ni esclave; mais pourquoi ne pas vous rendre auprès du nouvel objet de votre flamme? En ce moment même, pourquoi ne pas y être? Eſt-ce pour inſulter à l'ancien, que vous venez chaque jour lui offrir un viſage qui ne peut que lui déplaire? Germilli, cette conduite eſt peu délicate; je ne m'y ferois jamais attendue de votre part, & ſi vous voulez conſerver encore mon eſtime, ſi vous y attachez quelque prix, tenez vous au choix que vous venez de faire, & n'imitez pas certains hommes du ſiècle, qui ne vont chez pluſieurs femmes que pour les afficher, & qui paſſent glorieuſement leur vie à

tromper un ſexe foible & crédule --- Moi! tromper vôtre ſexe, Madame! Ah! jamais je n'ai trompé perſonne. Deux affections ne partagent point mon ame, une ſeule la remplit, un ſeul objet l'occupe & l'occupera toujours; depuis que cet objet regne ſur mon ame, il n'eſt pour moi qu'une femme dans l'univers --- Soit, mais en venant ici tous les jours, vous avez l'air d'en aimer deux --- Ah! Si vous connoiſſiez celle qui a remplacé Clémentine, vous verriez bien qu'il eſt impoſſible que j'aie jamais deux maîtreſſes --- Je la crois digne de vos ſentimens. Cependant vous n'ignorez pas qu'il y a dans Paris des Coquettes bien adroites, & qu'un homme vrai & ſenſible comme vous, eſt bien plutôt leur Dupe qu'un autre ---

Elle une Coquette! Ah! Si je vous la nommois....--- N'en faites rien, je vous prie, je ne ſuis point aſſez indiscrete pour chercher à pénétrer votre ſecret. --- Elle une Coquette! Ah! Madame, quel ſoupçon injuſte! repliqua vivement Germilli, en regardant la Marquiſe de l'air le plus expreſſif: on ne réunit jamais plus de vertus à plus de charmes. D'autres ont tout ce qui ſéduit, elle a tout ce qui enchaîne; c'eſt une de ces femmes qu'on paſſeroit ſa vie à adorer, à contempler en ſilence, ſans même avoir l'esperance de lui plaire. C'eſt un ange pour la conduite, c'eſt une Divinité, un prodige, une exception miraculeuſe de la nature: c'eſt enfin tout ce qu'on peut imaginer de de plus enchanteur & de plus rare. --- Je veux bien

croire qu'elle a toutes les perfections, répondit la Marquise avec un doux sourire; mais vous sentez que ce n'est point à la mère de Clémentine qu'il faut en faire l'éloge. Cette Belle a peut-être aussi une mère, elle a un père peut-être, des oncles, des cousins, des amis: voilà les personnes à qui vous devez chanter ses louanges. Elle a enlevé un Epoux à ma fille, & je dois être en ce moment plus disposée à m'en plaindre qu'à l'admirer. Puis donc que cette rivale de Clémentine, ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, puisque cette exception miraculeuse de la nature est le seul objet qui vous occupe, je vous le répéte, Monsieur le Comte, brisons un commerce qui ne peut pas durer plus longtems entre nous, sans vous compro-

mettre vous même, & ſans expoſer, ma fille & moi, à des conjectures peu avantageuſes pour l'une & l'autre. Je ſuis prêt à vous obéir, Madame, dit Germilli avec un deſespoir concentré; mais vous nous avez permis d'étudier une petite Comédie que nous devons bientôt jouer; on ſait dans le monde que nous étudions cette pièce: ne craignez-vous point ſi elle n'eſt pas repréſentée, & qu'on me voye en même tems ceſſer de venir chez vous, ne craignez-vous point qu'on ne prenne pour une rupture de votre part, ce qui de la mienne ne ſera qu'une retraite, & qu'enfin la ſéparation cruelle que vous exigez ne faſſe un certain éclat? Ne feroit-il pas plus prudent que cette ſéparation fût remiſe au moment où

la

la petite pièce aura été repréſentée? Cette réflexion parut à la Marquiſe de la dernière juſteſſe: elle accorda de nouveau à Germilli la permiſſion de jouer les fauſſes infidélités, à condition que là ſe termineroient ſes viſites, ou que du moins, il les rendroit ſi rares, que les mal-intentionnés ne pourroient plus en rien conclure de défavorable.

Cependant la Marquiſe eut, le ſoir même, une converſation fort vive avec Clémentine, & lui fit des reproches bien mérités ſur la manière dont elle s'étoit comportée avec l'intéreſſant Germilli. Au lieu d'écouter ces reproches avec reconnoiſſance, Clémentine y répondit avec aigreur qu'elle étoit trop jeune encore pour épouſer un Germilli, & que, puiſqu'il étoit ſi aimable,

la Marquise elle même n'avoit qu'à lui donner la main, que Germilli & elle étoient d'un âge à se convenir, & que de pareils nœuds seroient très assortis. Cette réponse étoit dure : la Marquise avoit un si grand fond de bonté qu'elle ne s'en fâcha point, mais elle en rougit sans trop sçavoir pourquoi. Elle imposa silence à sa fille d'un ton ferme & doux, lui ordonna de se retirer, & quand elle fut seule, se rappellant l'émotion, qu'elle venoit d'éprouver, elle en fut toute étonnée. Je ne sais si elle en rougit encore, personne n'étoit là pour le remarquer, mais il est certain (car elle l'a avoué depuis) qu'elle pleura, & la cause de ses larmes lui fut aussi inconnue que celle de sa rougeur.

Sa fille, comme elle s'y attendoit le moins, reparut, dans ſa chambre, le portrait de Germilli à la main. Tenez, dit-elle, à la Marquiſe, voilà le portrait de cet homme à qui vous trouvez tant de vertus. Si vous vous déterminez à l'accepter pour époux, vous ne ſerez point fâchée ſans doute d'avoir ſon image: je vous la remets telle qu'il me l'à envoyée: elle eſt entourée de brillans d'un grand prix, regardez-là comme un préſent de nôces qu'il vous auroit fait d'avance; pour moi, je renonce à la copie auſſi bien qu'à l'original. Elle dit & disparut, ſans attendre de réponſe La Marquiſe fut ſi étourdie de cette ſeconde algarade, qu'elle prit machinalement le portrait des mains de ſa fille, & le mit dans ſa poche ſans

ſonger à le rendre bientôt à ſon véritable maître.

Le lendemain, elle reçut de Germilli un billet conçu en ces termes: „Hier, Madame, vous avez deſiré d'être ſeule avec moi, pour me donner des ordres qu'il faudra bien que je ſuive. Oſerois-je vous prier à mon tour de m'accorder un tête-à-tête, pour vous faire une confidence d'où dépend le bonheur de mes jours? Quoique vous n'ayez point cherché à pénétrer mon ſecret, il faut pourtant que je vous le diſe, ou que je meure.„ La Marquiſe lut ce billet avec un trouble dont il lui fut impoſſible de ſe rendre compte. Il n'aime plus ma fille, ſe diſoit-elle; elle l'a forcé à faire un autre choix; c'est le nom de cette nouvelle amante qu'il veut m'appren-

dre, & voilà tout ſon ſecret. Il a toujours eu de la confiance en moi, ſa prétendue eſt peut-être une perſonne de ma connoiſſance, il veut peut-être me conſulter ſur ſes mœurs, avant de former aucun lien avec elle, je ne devrois pas trop me mêler de ce mariage. Qu'ai-je beſoin de donner des conſeils à un homme qui refuſe ma fille, après l'avoir recherchée, & qui peut-être étend ſon reſſentiment jusqu'à moi. N'importe, il eſt crédule & bon; je puis peut-être empêcher qu'on ne le trompe, je puis lui épargner quelque démarche indiscrete: il a eu des torts avec ma fille & avec moi; mais ne doit-on pas mettre de côté ſes intérêts perſonnels, quand il s'agit d'obliger autrui.

L'humanité avoit des droits ſi

puiſſans ſur l'ame de la Marquiſe, qu'elle triompha de ſes irréſolutions. On dit de ſa part à Germilli qu'elle feroit viſible à l'heure indiquée. Germilli eſt enchanté, il vole chez la Marquiſe ; mais il eſt à peine arrivé qu'un tremblement univerſel s'empare de tous ſes membres: prêt à paroitre devant l'être ſuprême, il n'auroit pas été plus agité: il entre, la pâleur ſur le front, & s'approche de la Marquiſe, de l'air d'un criminel qui va être interrogé par ſon juge. La Marquiſe ne ſait à quoi attribuer le trouble de Germilli, & ſa bonté naturelle la portant à le raſſurer, elle lui dit d'un ton de plaiſanterie douce: Voici, Monſieur, le ſecond rendez-vous, où vous vous trouvez depuis vingt quatre heures : votre

prétendue en est-elle instruite? Ce n'est pas lui donner de trop bons exemples: & si de son côté elle prenoit de ces licences, je ne crois pas que vous en fussiez bien satisfait --- Ma nouvelle maîtresse n'est instruite de rien, Madame, mais elle a l'esprit si juste que, si elle l'étoit, elle ne penseroit jamais que je pusse lui devenir infidéle, & mon amour pour elle est si vrai, qu'elle se tromperoit bien cruellement de m'assimiler aux autres hommes --- On a beau être sûre de l'amour d'un homme, il est des actions qu'on ne voit pas de sang froid, & croyez-moi; vous même, si vous avez un secret à me révéler, vous en avez un bien plus important à lui taire --- Non, Madame, je la sais aussi discrette que vous même, & mon dessein n'est pas

de lui cacher la moindre chofe. --- Elle fe fâchera, prenez-y garde, elle vous chaffera peut-être --- hélas! c'eft bien ce que je crains - - Malgré fa juftefſe d'esprit elle eft donc un peu méchante? --- Méchante! C'eft la douceur même --- Elle a donc paffé l'âge où les femmes font jaloufes? --- Encore moins, Madame. --- Parions que vous n'ôferez point me dire fon âge! - - - Vous favez, Madame, que les graces n'en ont point: cependant vous devinerez aifément le fien, fans que jevous le dife. Elle s'eft mariée à treize ans & demi, au bout de neuf mois elle eft accouchée d'une fille, qui eft maintenant dans fa quinzième ou quatorziéme année: treize ans & demi & neuf mois font quatorze ans & trois mois:

quatorze ajoutés à quatorze ou quinze font vingt-neuf ou environ. Je ne ſuis pas aſſez grand calculateur pour vous dire aujuſte l'âge de cette femme; mais je crois que cet âge eſt à peu près le vôtre. Voilà les nombres, faites l'addition, & mettez au bas le produit. Germilli prononça ces derniers mots en balbutiant & en rougiſſant beaucoup plus qu'il n'avoit fait encore. La Marquiſe qui s'apperçut de cette rougeur, & qui peut-être en devina la cauſe, dit à ſon tour d'une voix entre-coupée: Je ne ſuis pas, Monſieur, plus ſçavante que vous en arithmétique; ainſi ne parlons plus de l'âge de votre nouvelle conquette, vous avez un ſecret à me communiquer, & j'attens l'effet de votre confiance. Mon ſecret! dit le Comte

en se jettant à ses genoux, mon secret ! vous le savez, & je n'ai plus rien à vous dire. Germilli, s'écria-t-elle en le relevant, vous, l'amant de ma fille, vous ôsez tomber à mes pieds ! --- L'amant de votre fille ! Je le fus, il est vrai, ou plutôt je crus l'être : l'erreur est dissipée, c'est vous seule que j'aime, c'est vous seule que j'aimois en elle. Si j'ai eu des torts, que l'hymen les répare tous ; vous êtes la mère de Clémentine, voulez-vous nous unir tous les trois par les liens les plus indissolubles ? Soyez l'épouse de Germilli. Ces mots prononcés avec tout le feu de la passion interdirent la Marquise, & la plongerent dans le silence, & dans une rêverie, qui annonçoit que son ame étoit en proye aux plus rudes combats ; elle

n'en fortit que pour dire à Germilli avec l'accent de la douleur, & presque les larmes aux yeux : Allez, Monfieur, retirez-vous, votre propofition m'étonne autant qu'elle m'offence. Moi! J'époufe-rois un homme qui a été l'amant de ma fille! On pourroit-dire dans le monde que je le lui ai enlevé, & je ne meritois point que vous m'expofaffiez à une opinion fi peu avantageufe. --- Qui ôferoit, Madame, vous infulter à ce point, & qui pourroit, fans le plus groffier menfonge, vous attribuer une telle baffeffe ? ---- Tout Paris, Monfieur, qui vous croyant coupable d'une infidélité, me prendroit pour votre complice ---- Non, Madame, non, détrompez-vous, le public eft malin, mais il eft jufte : le public

vous révére autant que vous le méritez; il ſe fait quelques fois des idoles pour avoir le plaiſir de les abattre: mais ce n'eſt jamais ſur les images des vrais Dieux qu'il ôſe porter une main ſacrilège. En m'épouſant d'ailleurs qu'enleveriez-vous à votre fille, puiſqu'il eſt certain que je ne l'aime plus ? ---- Vous l'avez aimée. ---- Cela ſe peut, mais quelle démarche de votre part, quelle action, quel propos équivoque ou hazardé pourroit juſtifier les calomnies publiques ? Qu'avez-vous fait pour me ſéduire ? Qu'avez-vous fait pour vous rendre aimable à mes yeux, ſi ce n'eſt de plaire toujours, comme vous plaiſez d'ordinaire, ſi ce n'eſt enfin d'être toujours ce que vous êtes? M'avez-vous laiſſé voir ſeule-

ment tout ce que vous valiez ? Que dis-je ! Il m'a fallu avoir les yeux les plus perçants, pour découvrir votre mérite. Votre inconcevable modeſtie me l'a toujours dérobé : j'étois près d'une fleur dont le parfum, depuis longtems, me charmoit, & ce n'a été qu'en me baiſſant pour la cueillir, que j'ai vu combien elle étoit belle. Ce discours, loin de calmer la Marquiſe, ne fit que l'affliger & l'irriter davantage. Elle réïtéra à Germilli l'ordre de ſe retirer : on le pria même d'être deux jours ſans reparoître dans une maiſon où il venoit d'introduire le déſordre. La Marquiſe commandoit, il fallut obéïr, & le Comte ſortit de l'air d'un homme que toutes les furies pourſuivent. Ce n'eſt pas qu'il eut des

remords d'avoir tout dé claré à la Marquiſe; mais la crainte, l'eſpérance, l'amour éffrené, toutes les paſſions ſembloient s'être transformées en vourours, pour déchirer, pour dévorer à plaiſir ſon cœur, & ſans être coupable d'aucun crime, on peut dire qu'il trainoit tout l'enfer après ſoi.

La Marquiſe n'étoit pas dans un état plus calme : elle ne dormit point pendant les deux nuits fatales : elle ſe reprocha le peu de charmes qui avoit nui à l'établiſſement de ſa fille, & venoit d'empécher ſon hymen : elle ſe reprocha ſur tout des ſentimens quelle ne pouvoit vaincre & qui lui peignoient Germilli plus aimable qu'il n'auroit du l'être à ſes yeux maternels. Cependant l'exil decelui-ci

eut un terme, il revint, chez la Marquise le troisième jour : il auroit bien voulu la trouver seule, mais elle eut grand soin de ne pas lui donner ce plaisir. Il se le procura par une supercherie innocente, qui ouvrit enfin les yeux de Clémentine sur la nouvelle passion de son amant. Comme on avoit décidé que les *fausses infidélités* seroient jouées, les répétitions alloient leur train. Sûre que la présence du Baron, de sa femme, & de Germilli y entretenoit la décence necessaire, la Marquise n'y assistoit jamais. Plus économe du tems qu'elle n'étoit avide de plaisirs, elle employoit ordnairement celui de ces exercices à écrire diverses lettres. Après que Germilli eut répété, avec toutes les distractions

possibles, son rôle de Valsain, il s'éclipsa adroitement, & se doutant bien que la Marquise étoit dans son cabinet, il s'en approcha le plus doucement qu'il put, & l'apperçut un coude posé verticalement sur sa table à écrire, la tête appuyée sur une de ses mains à demi ouverte, telle à peu près que se place une personne qui médite. Il crut qu'elle rèvoit à quelque lettre importante: il s'avance de plus près, & la voit tenant de l'autre main, non une plume, comme c'étoit son usage; mais un portrait qu'elle contemploit en silence, & quel portrait ô ciel! celui de Germilli, celui que deux jours auparavant lui avoit remis Clémentine.

Voir le portrait, tomber aux genoux de la Marquise & baiser avec

transport

transſport une de ſes belles mains, fut l'affaire d'une minute. Il n'étoit plus tems de repouſſer le Comte, & de le traiter avec ſévérité ou avec colere. Le portrait étoit là, qui, ſans dire mot, plaidoit ſa cauſe d'une manière bien éloquente : il demanda à ne plus quitter cette main qu'il tenoit, qu'on ne la lui eut accordée par devant un prêtre & un notaire. La Marquiſe conſentit à l'épouſer; mais à condition que le jour même de leur mariage ſa fille ſeroit auſſi mariée. Cette condition parut da-bord fort dure à Germilli; mais il ſe rappella que Clémentine ne haïſ-ſoit pas le petit couſin, & il ſe pro-poſa à l'inſtant de tout mettre en œuvre pour les unir. Tout le monde, après la répétition, rentra dans la ſalle de compagnie. Clémen-

tine y trouvant Germilli ſeul avec ſa mère, lui lança des regards terribles, n'imaginant pas qu'il eut quitté la répétition pour venir cauſer avec elle, mais pour des affaires qui l'appelloient hors de la maiſon. Dès ce moment, elle voua à Germilli une haine immortelle : Dès ce moment agitée de trop grands intérêts, pour s'occuper à des bagatelles, par un caprice qui déplut fort au petit couſin & charma le Baron ; elle ne voulut plus jouer la petite Comédie qu'ils avoient appriſe : Elle ſe diſpoſoit à en jouer une d'un nouveau genre avec Germilli, dont elle eſpéroit bien que le perfide feroit tous les honneurs. Comme elle s'apperçut qu'il la négligeoit beaucoup, & qu'il redoubloit de ſoins pour ſa mère, elle

feignit pour mieux l'opprimer de vouloir le ramener dans ses fers. Cachant donc son ressentiment sous des dehors plus doux, & même sous des manières affables, elle chercha & saisit avec empressement toutes les occasions de lui dire des choses flatteuses & presque tendres: Mais tout l'art de la Syrène fut inutile. Germilli étoit désenchanté, ou plutôt une nouvelle Armide, moins jolie peut-être, mais bien plus aimable que la première, l'environnoit de tous ses prestiges. Il habitoit les Cieux avec une Déesse, & de ce faîte de gloire & de bonheur, il ne jettoit plus sur la terre qu'un regard de dédain, & presque de mépris. Il reçut les complimens de Clémentine & ses agaceries avec politesse; mais cette

politeſſe étoit froide. Quand on aime bien d'ailleurs, on eſt reſpectueux, & point du tout poli: Le reſpect ſuppoſe l'adoration, la politeſſe ne va jamais ſans quelque contrainte. Ce n'eſt point avec des minauderies affectées qu'on ſalue l'être ſuprême: on ne cherche point de longues periphraſes pour lui dire qu'on l'aime; on tombe à ſes genoux, & on lui dit: *je vous aime.* Voila comment Germilli avoit parlé à la Marquiſe, & voilà comment les vrais amans ſe conduiſent avec leurs maîtreſſes.

Dès que Clémentine ſe fut apperçue qu'elle faiſoit de vains éfforts, pour reprendre ſon prémier empire ſur Germilli, elle devint furieuſe, & ne ſongea plus qu'à ſe venger. Son amour propre égaloit ſa hau-

teur, & par une ſuite de ces deux défauts, ſe croyant toujours aimée de Germilli elle le pria, ou lui ordonna de lui donner une fête. Son projet étoit non ſeulement de l'accepter, non ſeulement d'y déployer tout ce qu'elle avoit de ſéduiſant & d'aimable, mais de lui déclarer devant tout le monde, que ce n'étoit plus lui qu'elle diſtinguoit, & d'offrir au même inſtant, ſa main à un autre. J'ai dit que le petit couſin n'étoit pas indifférent à Clémentine; ce fut lui qu'en ſecret elle choiſit pour vengeur. Sans rien ſçavoir de ſes intentions, Germilli les ſeconda à merveilles; il ne pouvoit point épouſer la Marquiſe, que Clémentine ne fut mariée, il va trouver Mr. de Narcé & lui conſeille de la demander pour ſon fils. Le Baron

fut ſi étonné de cette démarche de Germilli, qu'il la prit d'abord pour une plaiſanterie. Le conſeil que tu me donnes, lui dit-il, eſt-il une ſuite de la comédie que nous devions jouer enſemble, ou bien eſt-ce un prologue que tu veux y ajouter? Germilli aſſura qu'il ne plaiſantoit point en lui donnant ce conſeil: il lui fit entendre, ſans lui en dire les véritables raiſons, qu'il avoit rompu avec Clémentine, & que de nouveaux engagemens ne lui permettoient plus de prétendre à la main de cette belle. Vous auriez grand tort, ajouta-t'il, de ne pas demander Clémentine pour votre fils, puisque ces deux jeunes gens paroiſſent avoir du goût l'un pour l'autre. Narcé qui avoit été témoin de la manière dont Clémentine avoit traité Ger-

milli le jour qu'il manqua la répétition, n'eut pas de peine à croire à cette rupture. Clémentine étoit pour son fils un parti excellent: il courut la demander à la Marquise, & l'obtint presqu'aussitôt qu'il l'eut demandée. Ce fut la Marquise qui annonça cette nouvelle à Clémentine : il y avoit plus d'un an que celle-ci n'avoit embrassé sa mère, elle lui sauta au cou pour la remercier, & la pria sur tout de garder le secret sur ce mariage. Il lui importoit fort que personne n'en fût instruit, pour accomplir le projet qu'elle avoit dans la tête. Germilli cependant s'étant rendu aux vœux de Clémentine donna chez lui une fête magnifique, le jour même de la fête de la Marquise. La moitié de Paris s'y trouva: la capricieuse

Clémentine ne fut pas bien aiſe, que pour donner cette fête, il eut choiſi celle de ſa mère ; mais elle diſſimula aſſez bien ſa jalouſie, ſe para avec une extrême recherche, ſe donna enſuite toutes les peines du monde pour être la plus aimable du Bal, & elle n'en fut que la plus jolie.

Après que la danse, la muſique, & un ſouper ſplendide eurent fait de cette journée une des plus brillantes & des plus heureuſes pour tous ceux qui la paſſerent chez Germilli, Clémentine lui parla en ces termes : vous venez, Monſieur, de me donner une fête ſomptueuſe, & vous croyezque j'en dois être fort reconnoiſſante. Je le ſuis en effet ; mais je vous apprens que dans trois jours j'épouſe Monſieur

que voilà, avec l'approbation de ſes parens & de ma mère, & elle lui montra le petit couſin qui lui donnoit la main en ce moment. Germilli, loin d'être déconcerté de cette confidence, lui repondit avec beaucoup de ſang froid & de calme : je ſçavois Mademoiſelle, que vous deviez bientôt épouſer Mr. de Narcé : je ne vous cacherai pas même que j'ai un peu contribué à ce mariage. Ce que je dois moins vous cacher encore, c'eſt que depuis ce matin, j'ai le bonheur d'être l'époux de Madame, & il lui montra la Marquiſe qui lui dit à ſon tour, avec bonté & comme cherchant à calmer le trouble & la confuſion qui commençoient à paroître ſur ſon viſage : oui, ma fille, je ſuis depuis ce matin l'épouſe de Ger-

milli, vous me l'avez offert, je l'ai accepté pour vous plaire : le Baron m'a demandé votre main pour ſon fils, & j'ai ſouscrit à ſes vœux : vous m'avez témoigné par vos remerciemens, votre joie de l'avoir pour époux, dans trois jours il le ſera, & nous allons tous être heureux. Germilli & la Marquiſe s'étoient mariés en effet le matin, ſans inviter perſonne à la cérémonie, & avec tout le mystère qui convenoit à leur ſituation.

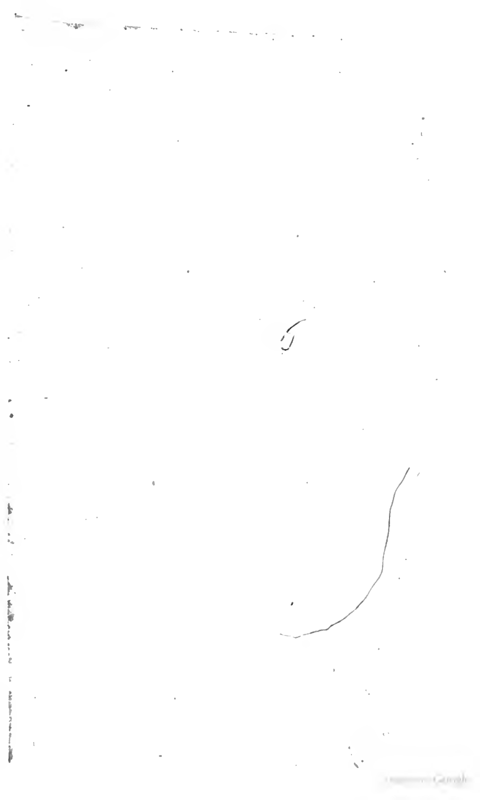
Qu'on juge de l'étonnement de Clémentine en apprenant ce mariage. Elle avoit cru ſe venger de Germilli, & c'étoit lui qui ſe vengeoit d'elle ; elle avoit cru le bien punir en épouſant Narcé, & c'eſt elle ſeule qui étoit punie. Elle avoit cru enfin qu'on n'avoit donné la fête

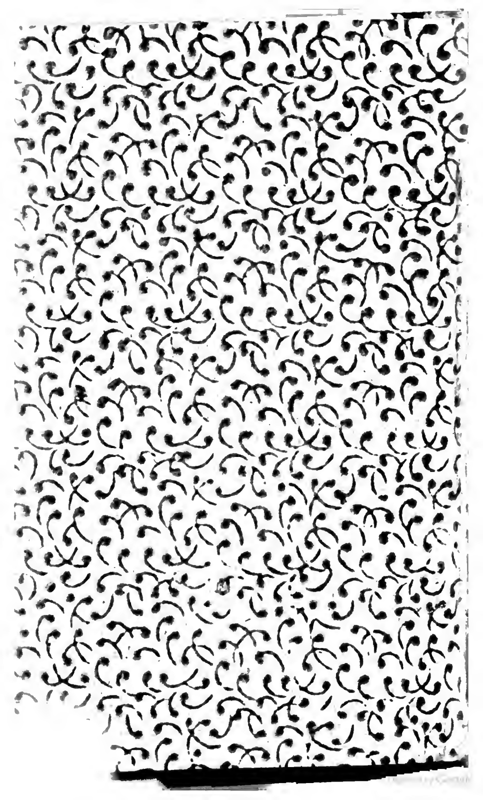
que pour elle, & elle vit-clairement que la Marquiſe en étoit l'unique divinité. Elle fut ſi confuſe de ſe voir ainſi jouée, qu'elle rougit, pâlit tour-à-tour, & ne ſavoit plus quelle contenance faire. Germilli eut pitié de ſon embarras, & pour lui faciliter les moyens de ſe ſouſtraire aux regards de l'aſſemblée, qui paroiſſoient le redoubler, il lui offrit la main, & la conduiſant dans une ſalle magnifiquement éclairée, lui fit prendre la meilleure place, et bientôt on repréſenta la petite allégorie, où elle avoit refuſé de jouer, & que Germilli avoit fait apprendre par les meilleurs acteurs. Cette allégorie étoit une veritable Apothéose de la Marquiſe: elle y étoit déſignée ſous le nom d'Eglé: Minerve y faiſoit un

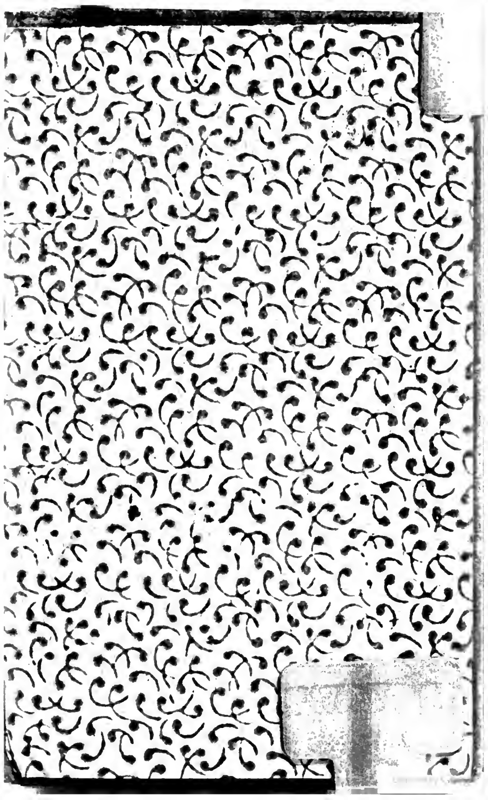
portrait enchanteur de ſon eſprit, de ſes vertus, de ſes qualités adorables, & finiſſoit par la preſenter aux Graces, comme une quatrième compagne que le deſtin lui avoit commandé de leur donner. Clémentine, dit-on, ne fit que pleurer de dépit pendant la repréſentation de cette pièce, & pour mieux cacher ſes larmes, on aſſure qu'elle eut grand ſoin de ſe couvrir le viſage avec un éventail, qui fut diaphane pour ceux qui connoiſſoient ſon ame. Elle but enfin le calice jusqu'à la dernière goûtte, & perſonne ne l'en plaignit, ſi ce n'eſt Germilli & ſa mère. Elle ne tarda pas à épouſer le petit couſin; mais cet étourdi, n'ayant jamais eu pour elle que des ſenti-

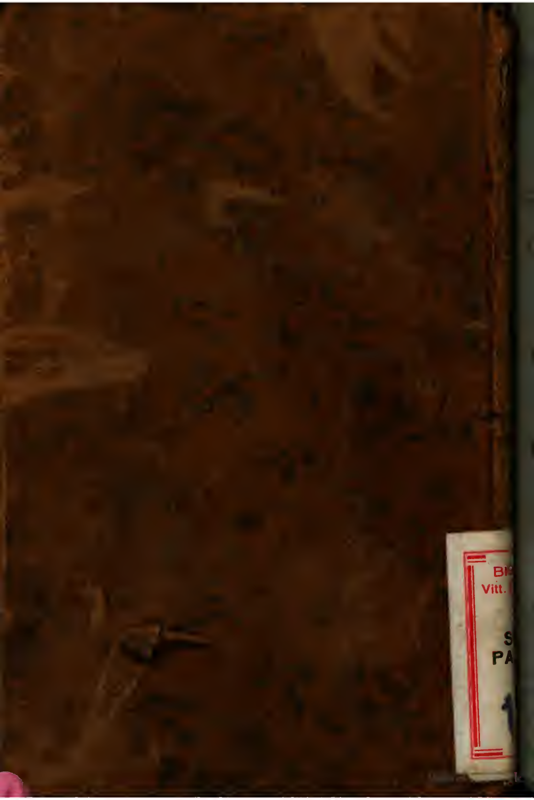
mens fondés sur sa beauté & sa jeunesse, & le goût de Clémentine pour lui n'étant né que du caprice et de la fantaisie, ils furent bientôt dégoutés l'un de l'autre. Le dégoût amena les infidélités, & celles ci furent enfin suivies d'une séparation scandaleuse. Germilli au contraire & la mère de Clémentine furent les modèles des époux vertueux, & cette histoire doit prouver aux jeunes filles qu'il ne suffit pas d'être jolie pour se faire aimer, que la bonté & la douceur du caractère ont des charmes bien plus inaltérables que ceux du visage et que, sans la beauté de l'ame celle du corps n'est qu'un avantage frivole & quelquefois funeste.

F I N.








BI
Vitt.
S
PA